

tion. Le serpent du radicalisme y leva sa tête audacieusement.

En 1852, l'opposition, non encore satisfaite, foudroya le *Pays*, car l'*Avenir* était devenu trop révolutionnaire : ses doctrines firent peur à un certain nombre.

LE BRITISME.

Quelques temps après, George Brown commença à rugir contre les catholiques. Les réserves du clergé, les écoles sectaires, l'acte des corporations religieuses, les allocations à ces corporations, furent la cause des attaques brutales de ce grand fanatique, ennemi le plus acharné de notre province. Ce fut là l'origine du *gritisme*.

Le ministère *Hinks-Morin* inspirait pourtant la confiance aux Canadiens, en général. Mais l'esprit de parti finira son œuvre. Les doctrines de l'*Avenir* continuaient leurs chemins. Le poison était déjà déposé dans le sein du peuple.

L'Hon. A. A. Dorion, homme modéré, se vit alors forcé d'accepter les traditions du parti de l'*Avenir* et de s'allier avec un fanatique comme Brown. Tant que Sir George et Sir John tinrent le pouvoir, M. Dorion lutta sans espérance.

Trop honnête pour ne pas se trouver mal à l'aise en société des grits Brown-MacKenzie, dégoûté des déboires politiques, voyant l'inutilité de la lutte pour le Bas Canada, il se retira de la vie politique.

Il sentit que trop que notre influence était complètement nulle dans les conseils de la nation.

LE PARTI LIBÉRAL N'EXISTE PLUS.

Le parti libéral de Lafontaine, de Viger, de Morin, de Dorion n'existe plus. Ses chefs sont morts ou retirés de la lutte.

Les grits ont tout absorbé à leur profit ; ils ont ruiné la province de Québec.

RÉGIME McDONALD-CARTIER.

Depuis 1854, une ère de progrès s'était levée sur nous.

La forêt fut reculée, le pays agrandi, la marine créée, nos ca-

naux construits, notre commerce développé, nos manufactures favorisées, nos institutions raffermies, nos voies ferrées partout ouvertes, nos concitoyens riches et heureux.

Jamais, en vingt ans, l'on avait vu pareille prospérité.

Notre territoire perdu autrefois par l'injustice des armes, nous a été rendu. Nos frères, les Acadiens, peuple intéressant par son histoire, son courage, son patriotisme, sont aussi retrouvés presque en même temps que nos enfants perdus du Grand Ouest. Nous voilà un grand peuple, libre de nos destinées. Non-contents de notre bonheur, nous ouvrons un asile aux peuples de l'Europe, moins fortunés que nous. Des Anglais, des Écossais, des Irlandais s'empres- sent de venir habiter des rives hospitalières. Le bonheur est partout. Les diverses nationalités qui se partagent notre pays se complètent mutuellement ; le Canadien est industriel, l'Anglais lui apprend le commerce, si important de nos jours et qui développe notre industrie ; l'Écossais nous enseigne l'agriculture, source de la prospérité d'une nation ; l'Irlandais nous redit la foi et le patriotisme. Notre sol est assez fécond pour nourrir tout le monde ; l'eau de nos fleuves est assez profonde pour nous abreuver tous ; notre soleil a assez de rayons pour nous réchauffer tous.

Jusqu'à 1873, sous le règne de Sir John et de Sir George—deux frères que la mort seule a pu séparer—le peuple était riche, prospère et content.

Nos manufactures ne le cédaient en rien, en 1870, à celles des Américains, soit en nombre, en richesse ou en revenu, eu égard aux populations respectives des deux pays. De fait, en 1871, nos manufactures avaient investi pour \$77,964,020.00 en capital ; leur valeur était de \$221,617,773.00 ; les gages payés sont de \$40,851,000 ; les mains employées comptent 187,942.

Ainsi 5½ p. 100 de la population sont engagés dans les manufactures. Ainsi, 15 p. 100 de toute la population dépend des manufactures : 44½ p. 100 de la classe agricole sont